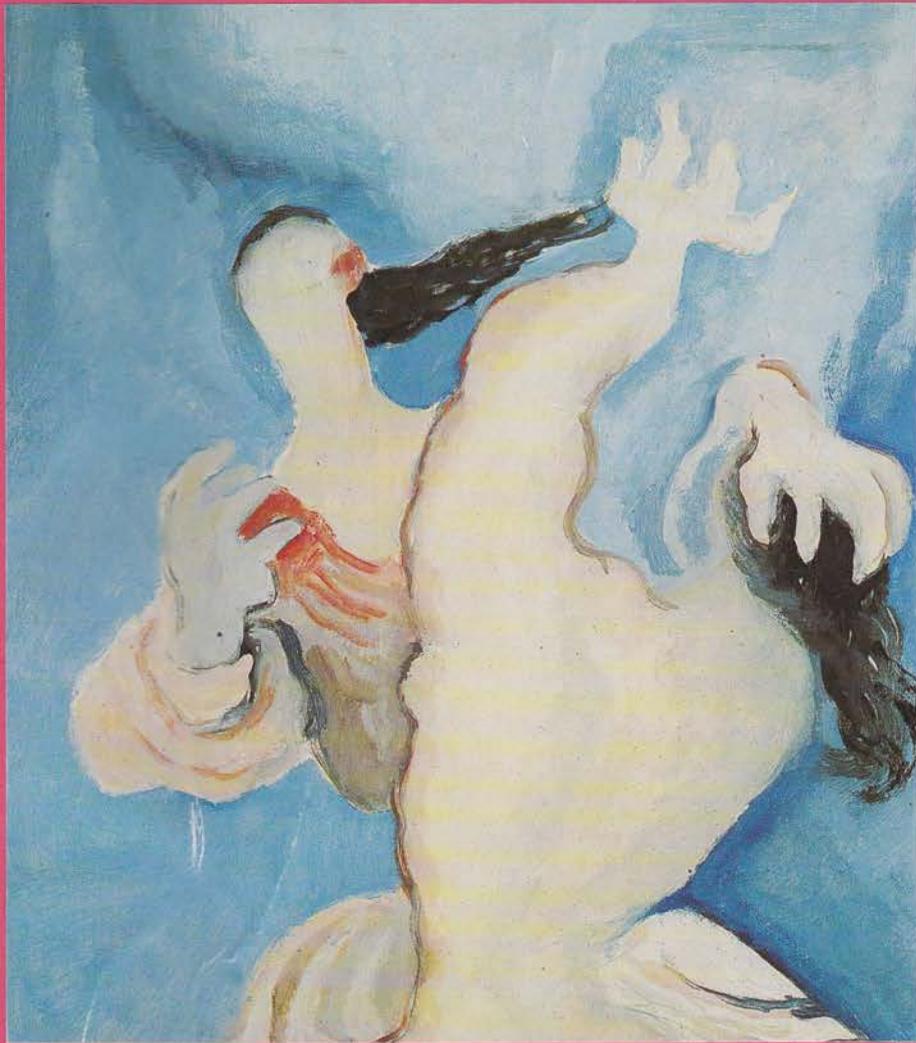


La guerre d'Espagne



Jean Lasne

Jean Lasne
Œuvres de la guerre d'Espagne

Accompagnées de textes extraits de poèmes de
Antonio Machado
Rafael Alberti
Pablo Neruda
et de Federico Garcia Lorca

Ville d'Autun - Musée Rolin
4 juillet - 14 septembre 1992

© Colette Lasne / Musée Rolin ; Autun 1992

ISBN 2- 950 523 47

Photographies : Musée Rolin ; Autun

Marc Jeanneteau

UN PEINTRE ET QUATRE POETES DANS LA GUERRE

par José Vidal-Beneyto

Professeur aux Universités de Madrid et de Paris.

Et nous voici, à la guerre convoqués, par Jean Lasne. Non, à son évocation symbolique ou à son souvenir générique, mais à son expérience réelle, à la guerre en actes. Nous sommes dans l'Espagne républicaine des années trente où des généraux traîtres veulent mettre fin, au moyen de violence guerrière, au projet d'hommes de bonne volonté qui ont parié pour la liberté. C'est la deuxième tentative de coexistence démocratique des Espagnols, faisceau fragile d'espoirs, menacé de mort et d'extermination par les pouvoirs de toujours.

Commencent alors trois années - 1936/1939 - terribles et pures, où l'horreur et l'infamie de la guerre, la répugnante viscosité des armes, les flambées de haine, les bassesses de la peur, sont, tout à la fois, tendresse unanime pour la patrie commune, trame d'héroïsmes, chanson de geste de la fraternité, solidarité exaltée dans la mort partagée. Car nous ne sommes pas encore dans la macabre asepsie technologique de la guerre sans hymnes et sans pleurs, de la guerre qui enterre préventivement ses morts avant de les engendrer : nous sommes dans la mêlée d'un corps à corps, dans le quotidien confus des balles et des couteaux, des fourches et des vengeances, des vies et des morts qui se gagnent et se perdent, debout, les yeux ouverts. Nous sommes encore dans l'immonde et trop humaine guerre qui fait couler le sang.

Merveilleuse compagnie que celle qui

accompagne Jean Lasne à ce rendez-vous qu'il nous donne dans sa *Guerre d'Espagne*. A ses côtés quatre des plus grandes figures de la littérature castillane du XX^e siècle, qui sont également quatre témoins exceptionnels de cette époque de l'Espagne : Federico Garcia Lorca, Antonio Machado, Pablo Neruda, Rafael Alberti.

Et que nous donnent-ils à voir ? Quelles réalités mettent-ils en lumière ? Celui qui nous réunit ici aujourd'hui ouvre la marche, avec trois *Mère et enfant* - l'une en bronze, les deux autres, des huiles sur bois et sur toile-, thème central dans cette phase de son œuvre et qui reviendra de façon insistante, obsession d'être, de continuer à être, de la vie gagnée au fil de la lumière qui renaît, des entrailles de la mère, de passion accomplie dans la chair, tranchée de pierre qui s'obstine contre l'extermination. Martèlement des sabots des quarante gardes civils du *Romance* de Federico et tandis que « leurs fusils perçants résonnent, toute la nuit, obstinés », Jean nous transporte dans les bleus du Greco, les rouges brûlés, les ocres secs de ses formes accentuées dans leur pénultième étirement, pathétiques.

Alberti, avec *Vous n'êtes pas tombés* est le résonateur de la réalité explosée de ces corps, écartelés et glorieux, des deux *Eclatements* de Jean Lasne qui, dans leur mélodie de bleu et de

sang - toujours ce sang - affirment qu'ils ne sont pas fin mais commencement : « vous n'êtes pas la mort mais jeunesse nouvelle », proclame le poète.

Et cette irrésistible et troublante invitation à l'allégresse, ces *Nus dansant* du jeune peintre, qui promettent et s'esquivent, s'approchent et s'échappent, ballet de battements de cœur et de flammes, de jaunes, d'ivoires, de roses, de gris-bruns des plateaux, qui palpitent dans un étonnement d'auréoles et de nacres. Picasso oui, présent à travers Alberti, avec son arabe du taureau, « bleu taureau d'Espagne », qui est jeu de l'art, qui est, le voici, guerre interminable de l'Espagne, arlequin rose, sans credo, sans but, l'Arlésienne, rigueurs géométriques et aventure de la couleur impossible, impasse du taureau sans échappée, inextinguibles banderilles, le feu sur les villes, — imparable bond de mort, de vie, vie, vie.

Vient ensuite la voix d'Antonio Machado, peut-être le meilleur poète et le meilleur homme de l'Espagne contemporaine. Ses *Poésies de guerre* sont autant de cloches et de voiles qui cinglent la lumière pour vaincre ce temps de plomb et ces cieus de tragédie. *Mort d'un enfant blessé*, fusils contre un poète (Federico ou *Le crime a eu lieu à Grenade*), les *Terres de Soria* remémorées au milieu de cette guerre, et *Madrid, Madrid*, tranchée de tous les espoirs, auxquels viennent en écho ces têtes de Jean Lasne, têtes hurlantes, gorges poignardées, bouches, yeux, fronts qui crachent vers les nues sang et entrailles, et la mère, délire de colère et de tendresse, terre-ventre labouré par l'enfant

qui ne peut s'accomplir qu'en son sein et qui sans lui s'éteint, brise-lames de noirs, de blancs bleutés, de jaunes-feu qui cloîtent l'amour et le métamorphosent en havre, telle la mer avec le vent.

Et pour clore ce cortège, Jean, avec sa frémissante évocation de Guernica : l'épouvante à l'état brut, la destruction comme récompense, la fuite comme futur impossible, le sang comme seul destin. Ce, « et depuis lors, le sang » avec lequel Neruda nous congédie « en nous expliquant certaines choses » de notre Espagne brisée : « Venez voir le sang dans les rues, venez voir le sang dans les rues ».

Colette Beleys, adolescence intarissable, et son lumineux amour pour le grand peintre qui nous rassemble aujourd'hui, sont en train d'accomplir le miracle de sortir, l'espace de quelques instants, de leur petitesse et de leur nostalgie, les Espagnols de ma génération et de mes défaites. En leur nom, merci.